NOTICE

SUR LE DOCTEUR

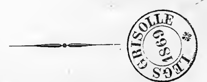
ERNEST CLOQUET,

Médecin conseiller du shah de Perse,
Membre correspondant de l'Académie impériale de médecine,
Officier de la Légion d'Honneur.

LUE A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DANS LA SÉANCE DU 15 JANVIER 1856.

PAR

M. le Professeur Baron H. LARREY.



A PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
RUE HAUTEFEUILLE, 19.
1856

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
Tome XX.

Paris, — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

NOTICE

SUR

LE Dr ERNEST CLOQUET.

Messieurs,

La mort de M. le docteur Ernest Cloquet, médecin conseiller du shah de Perse, membre correspondant de l'Académie, avait été annoncée dans les journaux, sans date certaine, tant elle semblait singulière. Mais une lettre de l'ambassade n'a que trop confirmé la fatale nouvelle, sinon les circonstances dont on l'avait accompagnée. Notre éminent collègue, M. le professeur Jules Cloquet, par un sentiment de réserve que vous apprécierez, ne pouvant vous exprimer lui-même ses regrets de la perte de son digne neveu, a bien voulu me confier le soin de cette triste mission. Mais je ne saurais l'accomplir sans vous rappeler ce que fut notre jeune confrère, ce qu'il avait fait pour l'honneur de son nom, ce qu'il mérite enfin de votre souvenir. C'est pour sa mémoire que j'invoque un instant la bienveillante attention de l'Académie.

Ernest Cloquet, né en 1818, mort à trente-sept ans, était le fils aîné d'Hippolyte Cloquet, dont la place a été marquée pendant longtemps au sein de cette Académie, et dont le nom restera dans l'histoire des savants du XIXe siècle.

Il avait acquis auprès de son père d'abord, auprès de son oncle ensuite, le goût de l'étude qui lui préparait un bel avenir dans la carrière médicale. Suivons rapidement ses premiers pas.

En 1837, il remporte le prix d'honneur de philosophie au concours général de l'Université, et il gagne ainsi l'exemption du service militaire avec l'immunité de ses inscriptions à la Faculté de médecine.

En 1839, il obtient au concours l'une des premières places d'élève externe, et, en 1840, celle d'interne parmi les plus méritants de ses compétiteurs.

Il a la douleur de perdre son père cette même année; mais il le retrouve dans son excellent oncle, devenu un second père pour lui et pour ses deux frères. C'est dans son intimité, c'est à son école qu'Ernest Cloquet sent se développer en lui sa vocation pour la médecine et la chirurgie.

Il montre, dès son entrée dans la carrière, toute la portée de son intelligence et de son savoir. J'avais alors l'honneur de remplacer M. le professeur Jules Cloquet à la clinique de la Faculté, où son neveu était interne; et je ne puis me rappeler aujourd'hui sans émotion ce grand jeune homme à l'air doux et timide, au maintien modeste, au langage simple, au jugement éclairé, appelant autour de lui, sans le savoir, la sympathie des élèves et la reconnaissance des malades, tant il était bon et affectueux pour tous. Ce souvenir-là date déjà d'une quinzaine d'années.

Et ceux de vous, mes honorables collègues, qui ont été aussi ses maîtres, ne se souviennent-ils pas de lui, de son zèle et de son dévouement dans les circonstances graves? Un seul exemple, mémorable et sinistre, résume tous ceux que l'on pourrait citer. Le 8 mai 1842 éclate l'affreuse catastrophe du chemin de fer de la rive gauche. Quelques victimes survivent et implorent du secours; les médecins s'empressent de leur prodiguer des soins, et parmi eux, comme eux aussi, M. Ernest Cloquet se multiplie avec une telle ardeur d'humanité, qu'il mérite une insigne récompense, comme le combattant mis à l'ordre du jour après une action d'éclat. Le ministre de l'instruction publique, sur la proposition du doyen de la Faculté, accorde au vaillant interne la remise des frais universitaires qu'il possédait déjà par droit de conquête, c'est-à-dire par son prix d'honneur.

En 1843, il est nommé, au concours, prosecteur des hôpitaux; en 1844, il obtient la médaille d'or, et en 1846 il soutient avec une grande distinction sa thèse pour le doctorat.

Ici, et trop tôt, messieurs, s'arrête la première période de cette courte existence que la destinée allait entraîner ailleurs, comme pour en hâter le terme, en substituant aux palmes universitaires des honneurs plus brillants peut-être, mais non plus dignes d'envie.

Une mission importante est offerte à notre jeune confrère: on lui propose de partir pour la Perse, en qualité de médecin de Mehemet-Shah,

sous les garanties les plus honorables et pour un temps limité à cinq années. Il accepte cette proposition, et part au mois de février 1846, comme envoyé du gouvernement français à Téhéran.

A peine arrivé à sa destination, il ne tarde pas à faire apprécier son mérite. Le choléra se déclare deux mois après; il fait des ravages dans la population : l'une des femmes et la fille aînée du souverain tombent malades; elles sont soignées, elles sont sauvées par le docteur Cloquet, dont la réputation médicale s'établit ainsi hautement. Le shah de Perse, dans sa reconnaissance, l'attache de plus en plus à sa personne, le nomme son conseiller intime, et lui décerne les insignes du premier ordre du Lion et du Soleil, en y ajoutant tous les dons de la munificence habituelle aux princes de l'Orient.

Mais le médecin français ne se laisse point éblouir par l'éclat ni par la faveur dont il est entouré. Il comprend que sa tâche est encore toute médicale. Après avoir recueilli les observations générales qu'il a faites sur le choléra, il s'empresse d'adresser à l'Académie un travail relatif au traitement de cette redoutable maladie et à sa propagation, qu'il attribue surtout aux inhumations mal faites. L'Académie, jugeant bien l'auteur à son œuvre, lui confère le titre de correspondant, comme pour l'appeler aussi à remplacer son père; et, en 1847, elle lui donne la mission de coopérer aux recherches dont les médecins sanitaires sont chargés en Orient; mission acceptée avec autant d'empressement qu'elle fut accomplie avec zèle.

C'est alors que le nouveau correspondant de l'Académie est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il justifie cette distinction par des services publics, et acquiert, sans la rechercher, une sorte d'influence morale sur plusieurs actes du gouvernement de la Perse.

En 1848, Méhémet-Shah tombe malade et meurt, malgré les soins constants et éclairés de son médecin, qui, ayant à redouter autour de lui des sentiments jaloux ou hostiles, conserve une attitude pleine de dignité, de courage; il ne fuit pas, il se tient à l'écart, et attend que sa destinée s'accomplisse. Cette position devient d'autant plus délicate, l'année suivante, pendant un intérim du pouvoir, que l'ambassade de France n'est plus représentée à la cour de Téhéran. M. Ernest Cloquet semble seul capable de faire face aux affaires, comme de veiller à la santé du nouveau souverain. Nasser-El-Din shah le maintient dans ses

fonctions, dans ses honneurs, y ajoute les plus grands témoignages de sa confiance.

Cependant, notre jeune confrère n'oublie pas la part qu'il doit faire à la science, et il se préoccupe d'adresser d'autres travaux à l'Académie. C'est d'abord, en avril 1853 (1), une description intéressante de la marche du choléra depuis l'Indus jusqu'aux frontières de la Perse, et en septembre de la même année (2) une nouvelle communication sur ce sujet, avec d'affligeants détails sur l'intensité de l'épidémie à Téhéran, puisque, sur une population de 120,000 âmes, 15 à 16,000 individus avaient succombé.

C'est ensuite, d'après sa correspondance, mais le temps ou l'occasion lui manquent pour en faire part à l'Académie, c'est l'indication d'une substance appelée *Ganderoum*, espèce de caoutchouc, qui se recueille à peu près de la même manière et paraît provenir d'une euphorbiacée; c'est aussi l'annonce du *Pamboul djebali*, racine très rare, même en Perse, que l'on trouve dans le commerce russe, et qui a été employée à Moscou contre le choléra; c'est encore une note sur les lacs et les plaines salés, communiqué à la Société orientale par M. Jules Cloquet; ce sont enfin des documents inédits sur la climatologie, la topographie, la botanique et l'agronomie de la Perse.

En nous rappelant la favorable influence des climats d'Orient sur la cicatrisation des plaies, M. Ernest Cloquet cite le fait d'un enfant auquel il avait pratiqué l'opération de la taille, et qui, se promenant le cinquième jour, parvenait le neuvième à une guérison définitive.

Combien, messieurs, ne devons-nous pas regretter que notre jeune et savant collègue n'ait pu faire connaître à l'Académie les principaux résultats de ses observations? Son oncle, son second père, devenu dépositaire de ses pensées écrites, les a confiées à un condisciple, à un ami du pauvre Ernest, M. le docteur Dequevauvillers, qui s'occupe de publier sur lui une notice complète.

Permettez-moi, messieurs, d'ajouter quelque chose à cette simple esquisse, tracée à la hâte pour rappeler seulement à l'Académie les traits de l'un de ses plus dignes correspondants.

M. Ernest Cloquet, par sa haute influence comme médecin et con-

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine*, Paris, 20 avril.
(2) *Ibidem*. Paris, 27 septembre.

seiller du successeur de Méhémet-Shah, s'était même concilié l'estime d'une nation puissante devenue l'ennemie de la nôtre; et, dans les positions les plus difficiles, il a toujours bien mérité du gouvernement de la France. Mais ce n'est pas à nous d'apprécier tout ce qu'il a fait, sans jamais s'en prévaloir, pour assurer le traité récemment conclu avec la Perse.

Décoré en 1852 de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, il a été promu en 1853, par décret de l'Empereur, au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Retenu loin de son pays natal au delà du terme de sa mission, engagé même par les services qu'il avait rendus à prolonger encore son séjour dans son pays adoptif, il songeait à s'y fixer par un autre lien. Il avait épousé, au mois de juillet 1855, une Arménienne, héritière de l'une des premières familles chrétiennes de la Perse, et il attendait de cette union un bonheur qui n'a pas eu de durée. Sa funeste fin, survenue peu de temps après par un empoisonnement inexplicable, a détruit tout à coup une alliance plus grande que celle de ce mariage, en brisant une existence encore si jeune et déjà si bien remplie.

La mort d'Ernest Cloquet n'est pas seulement un deuil pour les siens, pour ses amis, pour ses confrères : c'est une perte pour l'Académie, à laquelle il se rattachait par les triples liens du nom, de la science et de l'affection.

Sa mort, enfin, est regrettable pour le gouvernement, qu'il a bien servi, en sauvegardant ses intérêts auprès de la cour de Perse, et en faisant respecter en lui l'autorité du nom français.